

au lait de chèvre, friteaux, tartes, crêpes, pain excellent; patates douces, manioc, ignames, légumes divers, poulets, viande de chèvre, tout était à souhait. Voici le menu de l'un de nos soupers :

Potage chevreau.
Gigot de chevreau; sauce patates douces.
Manioc bouilli.
Bananes frites.
Flan de plantains mûrs.
Friteaux de plantains.
Lait de chèvre.

Déjà le changement était visible dans l'aspect des blancs comme des noirs. Un peu plus de bruit dans les huttes, et une fois ou deux quelqu'un essaya de chanter, mais la voix fit défaut, et on renvoya la tentative à un autre jour.

Le 16, à trois heures du soir, M. Jephson nous arrive, ayant admirablement conduit sa mission de secours. On a pu voir par le rapport publié plus haut qu'en sept jours il avait fait 165 kilomètres pour aller chercher le capitaine Nelson et l'amener à Ipoto. On se rappelle aussi que celui-ci n'avait été délivré de ses misères au Camp de la Famine que pour souffrir presque autant au milieu de l'abondance chez Kilonga Longa.

Le lendemain, Khamis et les siens détalèrent sans prendre congé. J'écrivis à mes officiers restés à Ipoto; je fis porter l'ivoire que Khamis avait recueilli dans la contrée et mon présent d'étoffes jusqu'à Inde-karou, où pourraient s'en charger les indigènes soumis à Kilonga Longa. Jamais je ne fus moins satisfait de moi-même! Laisser partir ces gens-là sans me donner la petite satisfaction de leur dire mon opinion sur les Manyouema en général et les bandits d'Ipoto en particulier! Bien plus, faire courir mes porteurs après eux pour leur offrir la fleur de nos ballots et l'ivoire qu'ils avaient volé! — Toutes les parties engagées avec eux, je les ai honteusement perdues!

Et cependant je leur dois quelque reconnaissance de ne s'être pas prévalus davantage de notre position. Ayant en leur pouvoir Nelson, Parke et environ trente de mes hommes, ils auraient pu m'arracher mille concessions auxquelles, par bonheur, ils n'avaient pas songé. J'espérais encore qu'après ces longs mois de support obligé, la Providence me permettrait de les traiter selon leurs mérites; mais, avant que le docteur et ses malades

fussent guéris et eussent rallié la colonne, il n'était pas possible de faire le compte et d'exiger le règlement final. Le voici, du reste, bien et dûment libellé :

MM. KILONGA LONGA ET C^{ie}, IPOTO.

Leur compte avec M. Stanley, les officiers et les hommes de sa mission,
17 novembre 1887 :

Doit :

Pour avoir causé la mort par famine de 67 hommes, entre la Lenda et l'Ibouiri : au passage de la rivière, j'en avais 274; j'en ai actuellement 175; 203 en y ajoutant ceux restés à Ipoto avec le capitaine Nelson et le D ^r Parke.	Ci.	67
Pour 28 hommes qu'ils ont très mal nourris à Ipoto, et dont plusieurs ne recouvreront pas la santé	Ci.	28
Pour Moufta-Mazinga, tué à coups de lance.		1
Pour un autre, fustigé à mort.		1
Pour 200 coups de verges à Ami et à un autre.		
Pour la faim infligée au capitaine Nelson et au D ^r Parke.		
Pour m'avoir fait voler deux caisses de munitions.		
Pour le recel de 50 carabines Remington.		
Pour injustices diverses envers mes engagés.		
Pour avoir forcé Sarboko à travailler comme leur esclave.		
Pour insultes diverses au capitaine Nelson et au D ^r Parke.		
Pour avoir ravagé 2 millions et demi d'hectares.		
Pour avoir massacré plusieurs milliers d'indigènes.		
Pour avoir réduit en esclavage des centaines de femmes et d'enfants.		
Pour avoir volé 200 défenses d'éléphant de mai 1887 à octobre 1887.		
Pour meurtres, razzias, crimes sans nombre, pilleries passées, présentes et futures.		
Total : Morts dans ma troupe.		67
Méfais de toute sorte.		Au-dessus de tout calcul.

L'après-midi du 17, nous eûmes à compter avec un autre résultat fâcheux de nos rapports avec les Manyouema. L'Ibouiri et les districts avoisinants prirent les armes contre nous. Je reçus comme suit la première notification de leur hostilité. Simba, l'un des nôtres, qui puisait de l'eau près du campement, reçut une flèche dans l'abdomen. Lisant sur la physionomie de ceux qui accoururent que son état ne laissait pas d'espoir, il leur cria : « Frères! vous me donnerez la sépulture! » et, quelques instants après, quand on l'eut rapporté dans sa hutte, il chargea son remington, placé près de sa natte, et fit une affreuse et sanglante bouillie d'un visage autrefois jovial et même assez agréable.

Séli, mon garçon de tente, ne pouvait revenir de la surprise que lui causait ce suicide :

« Pensez donc ! Simba ! un pauvre diable qui ne possédait ni sou ni maille, n'ayant qui ou quoi que ce soit auquel il pût tenir, ni nom, ni lieu, ni biens, ni rang, ... se faire ainsi sauter le caisson ! S'il eût été un riche Arabe, j'aurais encore compris ! ... un Hindou marié, un capitaine de soldats, un gouverneur de district, un Européen qui aurait eu des malheurs, un blanc victime du déshonneur et de la honte. ... Mais ce Simba, un esclave, un rebut des Ounyanembé, sans un ami sous la calotte du ciel, sauf quelques galeux comme lui à sa gamelle du campement, se donner les airs de se tuer, comme un gros personnage ! — Il n'est bon qu'à pourrir au désert. Quel droit a-t-il à un linceul et à un enterrement honorable ? » Et s'ils ne savaient pas le dire d'une façon aussi élégante que Séli, aucun de ses anciens camarades ne pouvait pardonner à ce malheureux son outrecuidance.

Le matin de ce jour, le lieutenant Stairs et trente-six carabines partirent pour une reconnaissance vers l'est sous la conduite de Boryo et d'un jeune volontaire manyouema. Nous devions attendre l'arrivée de quelques-uns de nos convalescents, qui, las des procédés des gens d'Ipoto, aimaient mieux mourir sur la route, s'il le fallait, que d'être plus longtemps réduits à l'horrible servitude des esclaves manyouema.

Le 19, Ouledi nous rallie avec ses mariniers ; quinze de nos anciens malades se traînaient vers le campement, où ils firent leur entrée le soir.

Le 21, retour de Stairs, Boryo l'accompagne. Rien de nouveau au sujet du Pays des Herbes ; il a trouvé un assez bon chemin s'étendant vers l'est, nouvelle qui, faute d'autre, me fut en grande satisfaction.

Le 25, appel général :

Compagnie n° 1, Jephson	80
— n° 2, Stairs	76
Soudanais	5
Cuisiniers	3
Garçons de tente, etc.	6
Européens	4
Guide manyouema	1

175

En y comprenant Nelson et le D^r Parke, j'en avais encore 28 à Ipoto. Nous en avons laissé 56 au campement d'Ougarrououé. Dix peut-être pourraient nous revenir sous la conduite du chef de caravane Oumari. Donc, je portais à 268 le nombre d'hommes de notre première colonne qui, 189 jours auparavant, à son départ de Yambouya, en comptait 589. Perte, 111. Hélas ! comme elle se trouva au-dessous de la réalité ! Ce 21 novembre, plusieurs de nos malades avaient déjà trouvé la mort chez Ougarrououé, et déplorable était la condition de ceux restés à Ipoto.

Depuis notre arrivée à Ibouiri, la majorité de nos hommes avaient engraisé, en moyenne, de 455 grammes par jour. Quelques-uns, positivement, bedonnaient ; leurs yeux avaient repris leur éclat, et leur peau, sa belle teinte bronze luisant. Les chansons recommençaient la nuit, et les fredons pendant qu'ils pilaient le grain. Après le repas du soir ils chantaient à la lune, leurs éclats de rire parvenaient jusqu'à nous. L'après-midi de ce jour-là, nos jeunes gens joutèrent à la lance, et nombreux furent les coups échangés en bonne amitié. Nos conteurs attitrés retrouvaient leur haleine pour des histoires interminables, jamais trop longues au gré des intéressés. La vie nous revenait par sauts et par bonds. Rêver de mort et de squelettes, penser longuement aux amis et parents restés là-bas, dans l'île lointaine de Zanzibar, ... on avait aujourd'hui bien autre chose à faire. D'abord, causer à perte de souffle sur le Pays aux Herbes, maintenant si proche avec ses savanes onduleuses, ses plaines verdoyantes où abondent les bêtes grasses ; sur les plantureuses mamelles des vaches, et ces belles bosses grasseuses des zébus, et les lourdes queues des moutons, et les greniers de millet et de sésame, et les Calebasses pleines de *zogga*, de *pombé*, ou de quelque autre boisson délectable et stimulante. Et de jour en jour se dessinait plus clairement à leurs yeux le port du Nyanza, où nous attendaient les navires de l'homme blanc.

Tous ne demandaient plus qu'à partir : « Du repos, nous en avons eu assez ! » Une vingtaine, cependant, n'étaient pas encore rétablis, mais avançaient vers la guérison. Pourvu que les vivres fussent abondants, la marche sans fardeaux leur rendrait sûrement les forces.

A l'aube de ce jour clair et soleilleux du 24 novembre, le

trompette soudanais sonna la diane avec des accents joyeux qui trouvèrent leur écho dans chaque poitrine. Les hommes lançaient leur : « Prêts, oui, prêts, maître ! » avec une vivacité qui me rappelait les jours d'autrefois, comme il ne m'était pas encore arrivé dans cette expédition. Nul besoin aux officiers de s'exaspérer contre les paresseux et les hommes de mauvaise volonté; il n'y avait plus de traînants. La joie éclairait tous les visages. L'abondance qui s'annonçait invitait à se presser. Le sentier était reconnu l'espace de deux étapes encore, et nos éclaireurs, semblables à Caleb et à Josué, ne pouvaient trop vanter les immenses régimes qui pendaient aux bananiers, embaumant l'air d'une odeur de maturité délicieuse, les jardins remplis d'ignames, les champs d'un maïs onduleux... et le reste. Pour une fois, nous autres blancs n'avions pas à nous demander qui chargerait cette caisse; il n'y eut pas à courir après les porteurs; personne à implorer, personne à menacer; les hommes sautaient au tas, se disputaient les charges, riaient de joie; la figure des officiers rayonnait de parfait contentement.

La caravane quitta le village la plus heureuse du monde. Les Manyouema maudits étaient derrière nous, et, devant nous, l'imagination évoquait les visions d'un pays de bergers, d'un grand lac, et sur ses rives un pacha reconnaissant et toute une armée non moins satisfaite.

En trois quarts d'heure nous arrivâmes au village de Boryo — le chef avait été libéré la veille, — une longue rue bien ordonnée, large de 10 mètres, flanquée de quatre rangées de bâtiments assez bas, d'une longueur de près de 400 mètres. Au nombre des portes on peut juger que la collectivité à laquelle présidait Boryo se compose de 52 familles. La demeure du chef se reconnaît à une énorme pièce de bois, large de 1 m. 25, haute de 1 m. 80, épaisse de 5 centimètres, dans laquelle on avait coupé la porte, taillée à facettes.

Les larges avant-toits s'élèvent à 5 mètres au-dessus du sol, et les cases ont 10 pieds de largeur. Le faitage avance de 76 centimètres sur le devant, et dépasse de 60 centimètres les murailles de derrière. Sur un terrain uni et élevé s'étendent les champs, les jardins, les plantations, qu'enveloppe la forêt vierge, sombre, menaçante, inhospitalière. Certes Boryo est le village le plus joli et le plus confortable de toute la vallée

de l'Arouhouimi. A 100 mètres, ou environ, de son extrémité occidentale court une eau claire et pérenne, abondante en silures.

Après une courte halte nous reprenons la marche et rentrons dans la forêt. A 6 kilomètres de Boryo nous traversons un marais où croissent de très beaux raphias, et, bientôt après, la caravane s'arrête pour faire collation. L'après-midi je mesurai une longueur de 200 mètres, sur laquelle je comptai mes pas, afin de trouver combien chacun comprenait de centimètres. Sur une bonne sente de la forêt je faisais en moyenne et par heure 4 800 pas de 66 centimètres, soit 3 168 mètres.

A 3 heures nous campons dans un vaste village de pygmées; de l'endroit partent plusieurs routes menant à d'autres stations. La place publique est sans doute un lieu de rassemblements fréquents, car le sol en est bien battu. Il n'en faut pas davantage pour les réunions, amusements et palabres. On n'avait pas touché au broussis.

Le 25, après une marche de 15 kilomètres un quart, nous arrivions à Inde-mouani. Notre chemin longeait le partage des eaux entre les rivières Itouri et Ihourou. Le village, de forme ovale, ressemblait par l'architecture à celui de Boryo. D'opulents bananiers l'entouraient, et des plantations de maïs, tabac, haricots et tomates. En traversant un abatis, à travers une inextricable confusion de souches, un de nos hommes trébuchant et, en tombant, se cassa le cou.

Le 26, nous allons d'Inde-mouani à l'Inde-ndourou occidental, à travers des terrains très humides. A chaque 2 kilomètres, nous traversons un cours d'eau; une mousse humide et gouttelante enveloppe les troncs de la base au sommet, et recouvre même les buissons et plantes sarmenteuses.

Ce qui caractérisa la marche de cette journée fut une large chaussée coupée et nettoyée sur 5 kilomètres à travers le sous-bois et aboutissant à un grand village de « petits hommes », abandonné depuis peu. Il comprenait 92 huttes, qui logeaient sans doute autant de familles. Une case, peut-être celle du chef, affichait plus de prétentions. Nous avons vu déjà une vingtaine de ces villages appartenant aux nains sylvestres; mais jusqu'à présent, en fait de pygmées, je n'avais aperçu que la jolie petite femme du campement d'Ougarrououé, une Hébé en miniature.

Lors de sa reconnaissance à partir d'Itouri, le lieutenant Stairs avait atteint l'Inde-ndourou occidental; le village était encore habité, mais il y avait séjourné une nuit, et les natifs y mirent le feu après son départ. Les Balessé vivent rarement deux années de suite du produit des mêmes cultures. Ils cueillent la figue banane une fois, et passent ensuite à une autre plantation. Après avoir été bêché, semé et moissonné, le champ de maïs revient à l'état de brousse. Ils semblent n'être occupés qu'à essarter pour leurs plantains et leurs céréales, témoin les immenses abatis que nous avons traversés et les milliers de troncs qui encomrent le sol. Pour les bananiers, ils coupent le sous-bois et plantent les jeunes pousses dans un trou peu profond, puis ils buttent la terre tout autour pour les faire tenir droit. Les bulbes de *Musa* prospèrent à merveille sous l'ombre, parmi les racines et le bois pourri; en six mois le jeune plant croît à 2 m. 50 de hauteur et noue son fruit dans l'année. Au maïs il faut du soleil. On coupe les arbres avoisinants bien au-dessus de la crête des racines, au moyen d'échafaudages qu'on élève à 3, 4, voire à 5 ou 6 mètres. Ils les fendent en planches grossières pour recouvrir, à l'intérieur ou à l'extérieur, la paroi de leurs huttes, ou bien les évident en auges pour la fabrication du vin de banane. Les branches, empilées autour de l'essart, sont laissées à pourrir; on ne les brûle pas, de peur d'appauvrir le sol au-dessous de l'incendie, l'argile étant recouverte d'un humus qu'il serait dommage de consumer.

Considérant le grand labeur qu'exige le nettoyage d'une parcelle de forêt primitive, nous sommes tentés de qualifier d'insensée la conduite des Balessé, qui font ainsi flamber leurs villages parce qu'un étranger y a séjourné une nuit. Pour la construction de Boryo il a fallu douze mois de travail. La population du plus grand bourg que nous ayons vu ne pouvait dépasser 600 âmes. Au lieu de nous scandaliser de leurs préjugés, nous devrions admirer plutôt la patience et l'industrie qui obtiennent de si magnifiques résultats.

L'Inde-ndourou oriental est aussi un village très bien bâti, extrêmement propre, bien que grouillant de vermine. La rue est trop étroite relativement à la hauteur des constructions; un feu qui éclaterait dans la nuit brûlerait la moitié des habitants. En effet, plus élevées que chez Boryo, les

huttes mesurent quelque cent mètres en longueur, et n'ont qu'une sortie principale, vers l'extrémité orientale; le danger d'incendie est tel que nous n'occupâmes les bâtiments qu'après avoir pris les plus grandes précautions contre un désastre possible dans cette souricière. Nos gens ramassèrent au boisseau des haricots de couleur foncée; la canne à sucre surabondait, et ils s'en donnèrent à bouche que veux-tu.

Nous étions maintenant au 1° 22' 1/2 latitude septentrionale et au sud du bassin, puisque tous les cours d'eau affluaient à l'Itouri.

Le 28 nous faisons halte à Inde-ndourou et envoyons nos éclaireurs en trois bandes pour reconnaître la direction générale des routes qui partent de la station. Après avoir peiné si longtemps à nous ouvrir un chemin dans la forêt, après être tombés sur un sentier si commode, il nous répugnait de revenir au fatigant labeur de nous pousser à travers les jungles et les sous-bois.

Jephson et sa troupe prirent le S.-S.-E., puis le S., et revinrent faire leur rapport. Cette route ne nous convenait pas. Réchid alla vers l'E.-N.-E., puis le N.; le chemin bifurquait sur deux petits villages, un sentier tournant au S., et un autre au N.-E. En explorant le second, il tomba sur un campement d'indigènes. Il y eut une légère escarmouche, et quand les naturels détalèrent, il lui resta neuf chèvres grasses, dont cinq seulement parvinrent au quartier général. Aucune de ces voies ne faisait notre affaire. La troisième bande, conduite par un de nos plus fameux éclaireurs, découvrit un sentier dans la direction voulue.

Quittant Inde-ndourou le 29, nous traversons Indé-pessou, et, dans l'après-midi, un sentier orienté vers le nord nous conduit au village des Bourou; nous avons parcouru en cinq heures une distance de 16 kilomètres, marche vraiment superbe.

Le lendemain matin, après une étape d'une heure et demie sur un chemin passable, nous émergeâmes en face d'une clairière occupant une centaine d'hectares. Les arbres avaient été coupés récemment, ce qui indiquait l'arrivée d'une tribu puissante ou l'attaque d'un sol vierge par des colons nombreux et déterminés à se donner leurs aises. Une captive